

# CONTES MODERNES

PANA HART



## C'est toujours mai

Fiorella est née en Argentine. Lorsque le monde célébrait, en des temps échelonnés et non synchronisés, l'arrivée du nouveau millénaire, elle sortait de l'éducation de base, ou la première, comme on l'appelle généralement. Il portait les cheveux attachés, tout le temps, raides, tirés en arrière, presque gélifiés, signe d'avoir été un bébé des années 80.

À l'âge de quatorze ans, il commence à fréquenter les boîtes de nuit et à assister à des concerts de rock, même ceux qui se déroulent à la périphérie de la capitale. Elle est allée voir "Los Piojos" à Tucumán, seule, montant dans un bus qui l'emmenait, passant la nuit, assise sur le rebord d'un trottoir.

Il partait toujours avant les récitals. Il partait toujours partout avant, il avait cette mauvaise habitude. Il n'aimait pas sortir avec le million de personnes qui allaient l'empêcher de prendre le bus pour rentrer chez lui. Il a raté toutes les finales, mais il a voyagé confortablement, sans ramener la fête à la maison.

Elle était également à La Plata, où son pied s'est coincé sur la scène et ils ont dû arrêter le spectacle, jusqu'à ce que Micky s'arrête pour l'aider. Tout le monde autour de lui a déplacé les planches pour libérer la chaussure Topper qui s'était coincée.

Il n'a jamais payé un seul peso. Elle est entrée librement et ils l'ont laissée faire. Il atteindrait le devant, et il grimperait sur le bord de la scène, d'un côté, d'où il pourrait voir et sentir une partie du spectacle.

Après 2001, il est allé voir Ataque 77 à Zanon, une usine occupée par ses ouvriers. Cela lui semblait la chose la plus impressionnante au monde, de voir les ouvriers d'une usine récupérée, organiser des centaines et des centaines de jeunes venus avec une grande passion. Elle y est devenue fan des animateurs inter-usines, presque autant que du rock.

Bien que le rock ait dû être passé au crible, lorsqu'il a découvert que le leader du groupe était un pédophile présumé, qui aimait faire du vélo autour des écoles pour voir les écolières sortir en jupe. Question qu'il a lui-même révélée dans une interview. Horreur! Il a dû arrêter de chanter les chansons qui étaient gravées dans sa mémoire, des heures et des heures de paroles et de disques perdus quelque part entre neurone et neurone. Des pédophiles dégoûtants qui gâchent des chansons !

Et lorsque la chanteuse de Bersuit Vergarabat a déclaré qu'il y avait des femmes qui voulaient être violées, elle a également cessé de chanter toutes ces chansons qui avaient accompagné son adolescence, comme "El viejo de arriba". Des violeurs dégoûtants qui ruinent l'art !

Ce n'est pas qu'elle voulait les annuler, comme une opération intellectuelle, c'est qu'après avoir su ces choses, à chaque fois qu'elle les entendait, elle ne pouvait s'empêcher de se souvenir qu'en marchant le long d'un rivage, un type l'a frappée au visage et aux côtes et l'a violée, sans jamais pouvoir en parler à personne.

Fiorella cherchait de nouvelles passions. Vers 2002, sa famille est contrainte à l'émigration, suite aux répercussions de la crise économique en Argentine : El corralito, un président qui s'envole en hélicoptère, meurtres de sang-froid contre les personnes en déplacement. Elle ne voulait pas y aller. Le directeur de son école lui avait dit que « les rats sont les premiers à quitter le navire quand il coule », et elle commençait aussi à participer aux assemblées de quartier. Il ressentait un enthousiasme flottant pour le pillage. Et il a eu un coup de foudre pour le rythme des mobilisations. Marcher. Marcher. Marcher. Occuper les rues et les trottoirs. Masses. Foules. Le bruit secoua son corps.

Mais il a dû émigrer. Sa mère sortait avec un Français depuis un certain temps, qui avait des opportunités d'emploi en Europe, alors ils ont fait leurs valises et sont partis presque avec leurs vêtements. Arriver en France n'a pas été facile. Beaucoup de papiers, de visas, d'abord comme touristes, et petit à petit pour s'habituer à la langue.

L'accent ne l'a jamais quitté. Sa culture gastronomique non plus. Il a profité de tous les fromages de France pour faire des pizzas. J'ai adoré le milanais. Tous les deux jours, elle en mangeait un, fait par elle-même. A la Napolitaine ou avec des frites. Il aime l'apparence de certaines choses plus que les choses elles-mêmes, en ce sens, il avait l'œil d'un artiste. Il faisait partie de ces gens qui voient des visages et des formes dans toutes les taches de la maison, dans les nuages, l'herbe, les arbres, les tapis. Mais il n'a jamais étudié l'art.

Parfois, elle aimait voir des artistes, réaliser leurs surprenantes vidéos, et lorsque des chanteurs dont les chansons passaient à la radio depuis son enfance apparaissaient, dans des bowlings ou des mariages, elle était surprise de voir les visages de ceux qui l'avaient accompagnée pour la première fois. depuis qu'il s'en souvenait, lui faisant bouger son squelette. Quelle audace d'être invisible. Passe il y a un an, étant le soutien du monde, sans que personne ne s'en aperçoive. Comme les écrous d'un pont ou les roues usées d'un chemin de fer.

Il n'aimait pas sa nouvelle maison, trop étroite, trop au-dessus du reste des maisons. et quand il est entré Au départ, elle ne s'est pas fait beaucoup d'amis dans une école en France, parce qu'elle était « latine », elle a été accueillie avec des regards curieux, certains très compliqués. Le seul ami qu'il s'est fait tout de suite était un jeune homme aux cheveux noirs et à la peau de

papier qui avait une capacité unique à rouler des cigarettes de marijuana, en utilisant deux ou trois papiers en même temps. Il faisait des avions, des cigares, épais devant, épais derrière. C'était un véritable artiste. Il parlait peu ou rien. Mais il a vu en elle la confiance nécessaire pour l'inviter à participer à ce qui se passait là-bas.

C'est ainsi qu'il s'est rendu compte que peu importait dans quel pays il se trouvait, car la même dynamique se répétait dans chacun d'eux, et dans chacun d'eux il pouvait intervenir d'une manière ou d'une autre. Aider. Participer. Faites partie d'un changement général. Il a adhéré à cette idée. Et il a continué avec son ami français, quelle que soit l'appel à la marche. Il s'est aussi habitué à parler peu, il aimait plus jouer.

Les techniques des mobilisations françaises avaient leurs spécificités. Fiorella les apprenait. Au fil des années, les techniques se sont étoffées et chaque région a développé la sienne. En Asie, par exemple, pour faire des barricades, on utilise généralement, comme une grande découverte, des morceaux de béton plus ou moins pointus, plus ou moins carrés, collés au trottoir. En Amérique latine les pneus, et l'incendie si moderne et sophistiqué des autobus, bus, métros ou tout autre moyen de transport qui prend le quart du salaire et oblige les gens à aller en boîte pendant le voyage. En France, la méthode du béton s'est développée, presque comme un mur. Mais autre chose.

Les feux d'artifice, qui explosent contre la répression, remplissent le ciel de couleurs. Dans ces cas, les chiots, faits et prêts au combat, utilisent la peur pour attaquer et aider les personnes qui manifestent, donnant quelques bonnes bouchées aux bottes noires.

Fiorella s'est intéressée à la question des incendies presque dès le premier jour. Il les a vus et à ses yeux ils brillaient plus qu'en réalité. Pour les manipuler correctement, elle a fait deux tresses, qu'elle a tirées en arrière, en s'assurant qu'elles ne touchent pas la mèche, la poudre à canon ou la flamme. J'avais été à tant de Noël à Buenos Aires, regardant le ciel qui explosait. Dans tant de Nouvel An, au cours desquels c'était une tradition, aujourd'hui très remise en question, de tirer des feux d'artifice et de regarder le spectacle de lumière jusqu'à ce que votre cou vous fasse mal. Ils sortaient, fouillaient la rue, et il pouvait reproduire dans sa tête, encore et encore, le bruit des cannes volantes.

En France, il a fait une maîtrise en cannes volantes, brise-porte, pétards, fusées, bougies, bombes, tonnerre ou pétards. Feux d'artifice, fusée, pétards. Il les pointa contre les machines. Il les pointa contre les casques. Il les pointa contre les boucliers.

Pouvoir arriver au bon endroit, au bon moment, sans être vu. Fiorella était dans un landau qui, bien sûr, n'avait pas de bébé à l'intérieur, mais était plein de jouets à poudre dans leurs différents emballages.



Personne ne soupçonnerait jamais une mère. Que d'un pas cérémonieux, elle traversa proprement le centre d'une zone de conflit. Mais au moment le moins attendu, les couleurs ont émergé de la poussette. Le spectacle était magistral.



Il avait une grande visée et une grande précision. Il portait des gants pour ne pas se brûler et des lunettes de soudure pour ne pas détériorer sa vue. Il était là, les soirs de manifestations pour la justice de Nahel, un électricien de 17 ans, abattu d'une balle dans la poitrine par des policiers pour ne pas s'être arrêté à un feu rouge à Nanterre. Pour avoir refusé d'obéir.



Dans un cadre général d'un déclenchement facile, puisque 13 personnes ont déjà été dénombrées mortes, à bout portant, lors de contrôles de police du même type. Abus. Racisme. Chômage. Faire exploser la colère légitime de la jeunesse.

Déjà en 2005, la banlieue parisienne de Clichy-sous-Bois avait explosé face à la mort de deux jeunes musulmans, électrocutés pour avoir échappé à la police. Et en 2017, Théodore Luhaka a été sévèrement violé en Seine-Saint-Denis. Et c'est pour ne citer que ceux qui ont été le plus cités dans les médias. Car la liste ne cesse de s'allonger. Abus. Violence. Racisme.

Fiorella était concentrée, presque toujours à Marseille, à l'abri des gaz lacrymogènes. Elle n'a jamais été arrêtée, malgré le nombre énorme d'arrestations, parfois 900, parfois 1 300 en une seule nuit.

Lorsque les incendies se sont déclarés, il a senti de la musique classique jouer dans sa tête. Je sentais que j'étais le directeur d'un orchestre exceptionnel. Au-delà de ce qui est possible, au-delà de ce qui est attendu. Sans aucun doute, ce fut son moment le plus artistique.

La génération de Fiorella, les célèbres milléniaux, a été constamment poussée vers les rideaux du succès. L'idée de devoir émerger, de devoir faire un effort pour être quelqu'un.

Les idées selon lesquelles pour inventer une ampoule, il fallait faire 1 000 tentatives infructueuses. Cet échec

fait partie du processus qui mène au succès, et tant de verbiage moderne, pour dire la même chose que l'Église a déjà dite, que les bonnes actions mèneront au Paradis.

Elle ne se souciait de rien de tout cela. Ni succès. Pas le luxe. Ni être reconnu sur Internet. Ou faites des vidéos qui deviennent virales. Ne pas devenir riche ou célèbre. Rien. Aucun de ceux-ci n'était son rêve ou son aspiration. Fiorella voulait juste approfondir son art.

Il avait lu toutes les histoires du Mai français, et avait remarqué comment le processus de la lutte des classes se répétait encore et encore, et il pensait que la seule façon de mettre fin à la succession était de triompher une fois pour toutes. au-dessus de.

C'était le seul succès auquel elle pensait. Réussir. Pendant ce temps dans sa tête, dans son esprit, dans ses jours. En attendant dans vos attentes, dans vos envies et dans vos envies : C'est toujours Mai.

## Battre la mesure

Il a sonné six heures du matin ici, et dans le sud. Apparemment, c'était en même temps. Juste en apparence. En réalité, ils se sont produits à des années-lumière. Le temps s'est écoulé dans l'espace. Pendant que j'étais ici, il était là. Je ne dois pas toujours être ce que les autres veulent que je sois.

Il l'a vu rond, enfermé dans une photo de profil Facebook, piégé. Il montait une jument brune, à la crinière noire, sans selle et sans rêne. Il n'a pas forcé l'animal à marcher avec un fer dans la bouche, ni à se faire serrer le ventre par les courroies de la selle. Il tenait sa crinière et ses propres jambes. Il laissa aller la jument, où elle voulait, le long des routes et il se subordonna à elle, perché sur son dos, comme un oiseau, fatigué de s'envoler.

Il avait aussi ses propres longs cheveux noirs, attachés en une tresse. Avec une poitrine nue, il portait des bottes pour la chute constante de l'eau et un pantalon noir. Son corps a été marqué par le travail sur le terrain. Chaque muscle. Chaque intersection. Sillonné par le temps. Huilliche et Mapuche leur progéniture. Une force qui ne se porte pas seulement sur la peau et dans le corps, elle se porte avant tout, dans la force morale, dans la combativité.

Il s'est consacré à la défense de la nature, comme si c'était une arme. Comme s'il devenait lui-même une mitrailleuse, pour empêcher la disparition de la forêt indigène, de la flore, de la faune. Il ramassait des bûches tombées et les faisait tourner dans les airs, utilisant sa propre puissance dans ses bras et très prosaïquement, il les jetait dans les camions de quiconque s'avérait être des répresseurs. Il utilisait les bûches comme lances. Je n'ai jamais été seul. Qui ne se joindrait pas à leur cause ?

Elle avait sa propre voix. Il a apporté sa propre histoire. Et quand il l'a vue, piégé dans le cercle de Facebook, il n'a fait que sauter dans la photo et entrer dans son monde, sa nature. Il a mis deux ou trois T-shirts dans son sac à dos, un pantalon noir règlement, un peu comme le pantalon noir qu'il portait déjà, culotte, chaussettes, brosse à dents et quelques autres petites choses, et grimpa dans sa Peugeot cabossée garée à l'extérieur. Il a conduit, s'arrêtant deux fois pour faire le plein d'essence et se dégourdir les jambes, pour acheter une tromperie pour l'estomac, et a continué. Onze heures de route. Contre vents et marées. Fort et droit. Vers le sud.

À son arrivée, l'indicateur de localisation de WhatsApp a rapproché sa photo de lui. Autour, tout était vert. C'était respirer. Plus vous vous rapprochez, plus il apparaît sur la carte, vous savez que vous venez. Garez-vous et descendez. La voit. Elle ressemble à une

silhouette sculptée, non par les mains hégémoniques d'un seigneur qui l'aurait créée à son image, mais par la terre elle-même, tendre et sereine, qui a donné une force invincible à l'armée qui n'a jamais perdu, qui n'a jamais été dominée, qui n'a jamais été perdu. Il sort les mains de ses poches et se met à pleurer. Pas mou. Pas fort. Pas fort. Il est excité. C'est un homme qui ne comprend pas que la culture de l'époque impose sa domination, que les hommes ne pleurent pas, que les hommes s'accroupissent devant le vainqueur. Tu ne comprendras jamais. Il ne l'acceptera jamais. Pleure et gagne. Regarde autour de toi. Il la regarde, avec des yeux tendres, avec un regard compréhensif. Il tend la main. Elle le serre dans ses bras. Elle l'aime.

Les rivières sont écrasées. Ils marchent, lui à côté d'elle. Elle à côté de lui et la nature de l'environnement se confondent à leurs deux manières. Ils deviennent un. Sous la plus légendaire des araucaria, ils font l'amour. Il enlève ses bottes de pluie et la pénètre encore et encore, fort, comme un do dièse. Elle peut entendre le son de son environnement, comme une mélodie, avec chacune de ses notes et accords. Il est de la musique à vos oreilles. Leurs peaux deviennent une seule peau, ils se regardent, la bouche ouverte, ils halètent, ils n'ont pas le temps de gagner, tant de nuits solitaires, de s'enfoncer dans leurs propres lits.

Ils ont leur premier orgasme avec leurs yeux. Alors qu'elle est sur le point de partir, il décide de partir avec

elle. Les autres se résignent à ne pas exister. Le passé se résigne à ne pas revenir.

La Peugeot a attendu son retour. Et ils burent ensemble, à la coupe de l'oubli. <Mañum kuley Elangechi zomo winka. Wa'l pewayen ka kiñe Sroful tami piwke.>



## **Jours à couper**

Il y a des endroits où aller pour se perdre. Des endroits que personne ne connaît vraiment, car chaque fois que vous y allez, ils sont différents. Ils ont été rongés par le vent, le passage, l'errance du peuple enragé. Cela avait été une usine de boîtes de conserve, autrefois glorieuse. À un moment donné, il avait brûlé, laissant des tas de boîtes de conserve à moitié rongées à travers l'espace, ainsi que des bottes jaunes à moitié cuites. Vers le centre, il y avait une tour, qui avait été remplie d'ordures et de la nature elle-même, retrouvant sa domination.

Les garçons et les filles du quartier sont entrés pour faire des échasses de boîte, en utilisant deux cordes, une sur chaque boîte, pour enfiler, une sur chaque pied, et ils en ont traversé de grandes, prenant de la hauteur. Un agent de sécurité avec douze chiens les a poursuivis avec un fusil de chasse lorsqu'il les a surpris en train de franchir les murs, intoxiqués par les sous-bois.

Comme la lumière pénétrait par les fissures de ce qui était autrefois moderne, en croissance, en plein essor. À quoi ressemblait la vie décadente, maintenant passée, maintenant démodée, maintenant moisie. Où étaient ces années spectrales, de violentes bouffées de chaleur, d'arcs de triomphe et de gloires navales ? Un seul monument est resté à la poubelle. Ce qui était, avait

déjà été et ne reviendrait jamais. Les patrons ne marcheraient plus, main dans la main, traversant les joncs, se croyant rois, seigneurs et maîtres. Ruines. Ruines de l'ancien, d'une moisson qui n'a jamais été verte, qui n'a jamais rien donné à celui qui travaille, et a toujours tout donné à celui qui rit aux éclats, l'hérétique. Où sont les champs, le blé, les ciels promis? Si seulement la peur s'emparait des murs.

Juste en face de l'usine, il y avait un cerceau géant en béton au sol, entouré de paille et de bric-à-brac. Un anneau dans lequel il était difficile d'entrer d'en haut, comme une sorte de bassin, une sorte de lieu de stockage de l'eau. Personne ne savait plus. Plus personne ne s'en souvenait. Ni à quoi servait cette piscine en béton, ni à quoi servait cette tour, en plein milieu de l'usine, entourée de bidons cabossés, brûlés, étouffants.

Arriver, c'était comme marcher sur une symphonie de canettes, produire toutes les tonalités musicales, monter un groupe, faire retentir les échos, les échos, les échos, jusqu'à ce que le gardien découvre qu'il était sorti avec les chiens et le fusil de chasse, indigné, pour chasser quoi que ce soit. C'étaient presque toujours des garçons et des filles, faisant des bêtises, volant des bidons pour leurs échasses, ou cherchant des coins pour faire de la sorcellerie, nouant des poupées avec des fils noirs, ou écrivant toutes les lettres sur des feuilles, pour jouer au Ouija.

Ils organisent aussi des championnats, pour voir qui arrive au centre, sans être vu par le gardien, qui pousse ses chiens, dans une course à mort, qui risque bien de se terminer avec une jambe en moins, un bras en moins, ou une vie en moins. Pour ajouter l'insulte à l'injure, les canettes ont un bord tranchant qui ne part pas avec ce qui est brûlé ou quoi que ce soit, toujours prêt à s'enterrer, couper, déchirer la viande de ceux qui marchent sans méfiance.

La voie ferrée dans le paysage représentait aussi ses propres risques, avec le bruit éclatant de la locomotive rouge, se dirigeant quelque part à toute vitesse, toujours en ligne droite.

Quel supplice pour ceux qui se promènent la nuit, en passant devant l'usine, avec la peur de voir un fantôme ou pire. Quelle panique pour ceux qui marchent, sans l'inconscience d'un enfant, en pensant à toutes les morts possibles, à tout l'amoncellement des dangers.

Raúl a grandi en courant entre ces pistes, la vie n'est-elle pas étrange ? Rien ne lui est jamais arrivé. Pas une seule coupure causée par pas une seule canette. Il ne doit pas dépasser un mètre de hauteur. Il avait les cheveux courts et épais. Peau brun soleil. Les petits yeux brillants comme si c'était toujours le printemps. Mais ce qui ressortait le plus de son visage, c'était son sourire aux dents parfaites, presque fluo, un peu espiègle. Il était athlétique, extraverti, capable d'entrer

dans les fosses les plus profondes et d'en sortir indemne.

Il arrivait toujours à la tour en premier. Il est entré partout, comme un expert, en faisant le moins de bruit possible. Il faisait un drôle de bruit avec sa bouche quand il riait, et il éclatait de rire. Il a passé à faire des blagues, parce qu'il était aussi le plus drôle. Il avait deux sœurs, une plus âgée et une plus jeune, chacune avec son caractère.

Il avait l'esprit léger, comme ces gens qui semblent faire du vélo tout le temps, sur un nuage, en entier. Il ne s'est battu avec personne. Il n'a embêté personne. Sa mère l'appelait "Raulito", donc tout le monde dans le quartier a fini par l'appeler "Raulito". Sa petite amie était une porteña nommée Mora, récemment arrivée de Buenos Aires, qui l'adorait. Elle pensait qu'il était le plus beau garçon du monde, même si elle avait une tête de plus que lui. On s'est moqué d'eux. Et même les autres enfants formaient un groupe de cinq ou six, pour chasser la fille et lui cracher dans le dos, jusqu'à ce qu'elle rentre à la maison avec son gilet plein de dribbles verts. Car cette réalité est doublement dure et injuste envers les filles. Le contraste est saisissant.

Rien n'est jamais arrivé à Raúl. Il ne l'a pas coupé en boîte. Il n'est pas tombé. Cela ne s'est pas mal passé dans l'un des nombreux passages. Il ne s'est pas cassé une jambe en sautant à travers l'énorme anneau de béton, ou la tour, ou en jouant à la planche Ouija. Il n'est

pas resté coincé assis sur les canettes brûlées. Ni le train, ni les chiens, ni le fusil de chasse du garde.

Et c'est ainsi qu'il passa son enfance la plus heureuse, les pieds sur deux échasses, avec ses journées à copier-coller dans un journal intime fleuri, à arpenter les pâtés de maison, sans aller plus loin. Croyant qu'il n'y avait pas de sang dans son corps, sans effacer le sourire fluorescent de son visage, Jouant à des jeux de trottoir. Aller et venir à l'usine, qui n'était plus, qui n'est plus, qui ne sera plus jamais.

## La piqûre des souvenirs

María Cielo a réprimé ses émotions, réprimé ses sentiments, réprimé ses pensées.

Il avait des souvenirs qui ne s'étaient jamais produits, qui n'avaient eu lieu que dans sa propre tête. C'était plein d'événements déformés, où le désir s'était mélangé à la réalité d'une manière absurde.

Elle n'a jamais été douée pour faire cette distinction entre le désir et la réalité. Deux pôles qui se sont croisés dans sa tête et sont devenus une peinture abstraite, quelque peu surréaliste.

- J'ai besoin de faire l'amour. Constamment être renversé sur le sol, avec la bouche sur le sol et les paumes des mains ouvertes. Sentir qu'ils tirent sur mon pantalon et que je ne bouge pas, à cause du poids de celui qui me retient. Le plonger dans mon corps, pendant que je l'embrasse d'une seule langue, pénétré. Toucher mon propre clitoris, parce que mon plaisir est mon plaisir, jusqu'à ce que l'orgasme libère mes contractures et que je me défonce, pendant ces secondes culminantes.

Mais il est occupé. Il est tellement occupé. Il porte un dossard ATE vert et je ne le vois que sur les photos, frappant de la grosse caisse avec son visage le plus



sérieux, le plus déterminé. Rien de tel que le visage qu'il avait avec moi, quand nous nous sommes immergés dans la rivière et qu'il a dit "je t'aime" sous la verdure de l'eau malodorante. Il ne m'a jamais embrassé. Il n'a pas touché mon corps, ni ne m'a donné une seule caresse. Il était toujours occupé à être ce qu'il était, ce qu'il est, ce que je ne peux voir qu'au loin, avec une chemise verte.

Je me souviens qu'il avait un corps mince, maigre comme un balai, un peu voûté. Avec des cheveux sous l'oreille et une grande bouche, avec des lèvres très charnues. Une fois, il m'a emmené sur sa moto jusqu'à la tombe de Vairoleto et m'a appris son dicton : « À ceux qui me pleurent pour mort, arrêtez de pleurer, je vis dans l'âme du peuple, personne ne peut me tuer. Il m'a montré sa maison et le fossé par lequel il a tenté de s'enfuir à cheval lorsque la police l'a suivi. Ils lui ont tiré dessus et l'ont tué dans ce même fossé, dans lequel il ne m'a pas touché, pas un seul cheveu. Je voulais qu'il saute par terre, et me laisse immobile, volontairement, jusqu'à ce que mon clitoris soit rempli de terre. Mais il n'était pas là. C'était et ce n'était pas. La moto a manqué de carburant et nous sommes revenus en chantant "Luna Tucumana", en parlant de taureaux, de loups et d'autres choses dont je ne me souviens pas. Il est tellement occupé. Il était toujours tellement occupé qu'il n'a jamais remarqué mon besoin de faire l'amour. Au fur et à mesure qu'il grandissait, son cou grandissait, son

corps s'élargissait et il devenait un homme. D'après les photos, il a fait de nombreux barbecues et a été applaudi à d'innombrables reprises. Elle a eu un bébé, donc elle a fait l'amour avec quelqu'un d'autre.

Le matin du 12 septembre 2023, María Cielo a décidé de retourner dans sa ville natale, pour retrouver son premier amour, Marcos, un jeune homme agile, élevé dans les collines, ouvrant et fermant les portes, chassant les vizcachas et recevant les bâtons de quelque bon monsieur.

Il fit ses valises, enfila ses plus beaux habits et partit pour San Rafael, pour le retrouver. Elle s'est endormie pendant le voyage, comme une vraie spécialiste, et est arrivée au Terminal à l'heure convenue, étirant ses jambes sous l'arche bleue. Il a pris un taxi vers ce qu'il se souvenait comme la maison de l'amour de ses souvenirs. C'était près du carrefour d'une route, tout au bout d'un champ, à côté d'une copropriété de maisons tout de même.

Alors qu'elle se rapprochait, elle pouvait se voir assise sur le trottoir, avec lui, être une fille téméraire qui jouait encore quelque chose de similaire à cache-cache. Elle le vit traverser, dans sa mémoire, cette rue qui lui ressemblait tant, si immobile, qui menait directement au Club, où elle passa ses premiers et meilleurs étés. Quand l'eau était encore chaude pour le corps, et qu'il pouvait sauter tête baissée dans la piscine, pour sortir et se sécher plus tard, dans une pièce pleine de gens

jouant au Truco. Et de répéter: « Je veux qu'il en vaille quatre », tandis que l'eau coulait de la pointe de ses cheveux.

Chaque pas qu'elle faisait lui faisait penser si ces jours étaient les plus heureux de sa vie et s'ils reviendraient. A chaque pas qu'il faisait, il savourait le miel des souvenirs et craignait de plus en plus les pièges de la mélancolie.

Il se souvenait quand un groupe du quartier se réunissait, allant droit au rond-point caractérisé par son énorme monument aux raisins, se promenant chaque nuit, profanant les téléphones publics avec un fil pour qu'ils vomissent des pièces. Elle a toujours perdu des choses. Il a perdu le savon en se baignant dans le fossé. Il a perdu le thermos avec le compagnon dans un coin. Et elle l'a perdu aussi. Chaque pas déclenchait un souvenir, peut-être était-ce quelque chose dans l'environnement, un arôme qui les évoquait. Il se souvenait de la "mauvaise lumière" et de la "bonne lumière" et de toutes ces histoires d'horreur qu'ils racontaient dans les champs, quand il faisait nuit, devant le feu, sans rien d'autre à faire. La voix des lucioles. Ta présence.

Il atteignit la porte de la maison, frappa trois fois fort et entendit des mouvements qui touchèrent directement son cœur. La porte s'ouvrit et ce n'était pas lui. Il n'était

pas lui ! Cet insouciant, devant un paysage de canettes de bière, ne pouvait pas être lui ! Il avait le dossard vert ATE des milliers de fois plus sale que ce qu'on pouvait voir sur les réseaux. Une odeur de salami sortait de cette maison dont il se souvenait avec tant d'amour dans ses rêves.

De la porte, la table était vue en relation directe. La table qui est l'objet le plus nécessaire et en même temps le moins valorisé par l'espèce. Il n'y a pas eu de guerre victorieuse qui ne se soit terminée par un banquet. bacchanales festivités. Salamanque. Covens. La table est toujours mise. C'est aussi un symbole des oppressions anciennes et modernes. La femme comme femme de ménage. La table! Où toutes les cultures modernes sont servies. Avec des décorations et des aliments variés. Pour les anniversaires, les mariages ou tout autre dîner. Chaque dimanche midi, chaque petit déjeuner, il y a une table debout à quatre pattes. Cette table, dans la maison de l'homme de ses souvenirs, pleine de couverts et d'assiettes sales et secs, disséqués par le passage du temps. Il n'y avait aucun signe de bébé, tout était pourri, rien n'était une nouvelle vie.

-Maria Sky ?! C'est toi?

- Cadres!

- Qu'est-ce que tu fais, si longtemps ? Quelle surprise. Entrez, entrez, c'est un peu le bordel, excusez-moi, je n'attendais personne, mais entrez...

- Non, non, ça va... Je passais juste, je passais, pour te dire, c'est con, je suis venu parce que...

- Parce que? Dis-moi... Comment puis-je t'aider?

- Eh bien, pour dire la vérité, Marcos, je suis venu parce que...

- Dis-moi Ciel, ne me fais pas peur!

- Je suis venu parce que je voulais que tu me jettes, avec autorité, contre le sol, et que tu me pénètres comme si tu étais un camion qui m'écrase...

- Tu me dis ça sérieusement ? Parce que la vérité est que j'ai toujours voulu, toujours, mais toujours voulu...

- Non! Non Marcos, plus maintenant, plus maintenant, prends-le, je te le rends, le voilà, je te le rapporte : L'aiguillon de ta mémoire.

## Jujuy

La police porte du noir. Il utilise des boucliers qui couvrent la moitié de son corps. Casques. Couvercle de regard en acier. Genouillères. Bottes jusqu'à la taille. Personne ne sourit. Personne ne sympathise avec le peuple, malgré les cris. Ils avancent en bloc compact, écrasant tout ce qui se présente à eux. Des coups de feu se font entendre. La cavalerie fait irruption.

Le peuple se bat avec des bâtons, des drapeaux, des slogans qu'il tire comme des coups de feu : « L'eau se défend », « A bas la réforme ». Il y a une forte présence de femmes, dont les cheveux gris luttent contre la faim. ecchymoses Corps marqués par des balles et des plombs. Des taches sur les yeux qui ont crevé. blessures.

"Frères, c'est pour ça qu'on est ici pour défendre le territoire, on ne veut pas être des esclaves", lance une femme portant un foulard. Les mineurs avancent sous leurs casques jaunes, chantant à l'unisson un chant de rébellion: "Ils disent que nous, les mineurs, nous sommes tranquilles, mais quand ils nous baisent, nous les faisons exploser."

Les enseignants détenus sont fouillés et harcelés dans les postes de police. Ils reçoivent des gaz lacrymogènes et des pierres. "Ils nous font disparaître à cause de ces dictatures, qui nous obligent à continuer d'être les



salariées, les paysannes qui doivent continuer à travailler à la pointe d'un bâton, c'est une façon de se taire, mais nous n'avons pas peur parmi eux, nous devons tous sortir la nuit dans les rues pour revendiquer nos droits », raconte une autre femme les larmes aux yeux. "Je dois marcher sept heures pour aller à l'école", répond un autre enseignant.

Ils veulent écraser les gens pour obtenir le lithium tant convoité, qui alimente les nouvelles voitures électriques à la mode, populaires et bon marché. Ils ont approuvé de manière anti-démocratique, en coulisses, une réforme de la constitution provinciale, pour enlever la terre aux communautés indigènes et réprimer toute réponse de lutte.

Aurora ne connaissait aucun politicien d'affaires, car ils ne venaient jamais chez elle sur les collines. Ils n'allaient jamais l'aider dans aucune besogne, ni faire descendre les produits à vendre à la ville, ni monter le sucre ou les provisions nécessaires. Ni utiliser du bois de chauffage pour nourrir qui que ce soit.

Il mâche des feuilles de coca, qui caressent ses gencives, là où devraient être ses dents, dont la bonne santé n'a daigné garantir. Il n'a pas de télévision, ni ne passe la journée à déplacer un écran avec son doigt, à regarder danser le peuple hégémonique, avec la même chanson, avec le même rythme. Il n'a pas non plus vu aucun capitaine ou général de l'armée américaine révéler ses plans secrets de pillage impérialiste.

Il n'a pas de machine à laver, pas de sèche-linge, pas de polisseuse, pas de bouton-poussoir, aucune des merveilles modernes qui font tourner les machines à plein régime. Il n'a jamais vu une de ces voitures électriques que la Chine exporte maintenant. Celles ridiculement minces, à deux portes, aussi courtes qu'un fossé, aussi étroites qu'une canette. Il ne les a jamais vus monter et descendre les collines, ou traverser les rivières, ou passer sur les pierres renversées sur la route.

Donc, dès qu'ils lui ont dit que le lithium était utilisé pour alimenter ces voitures de rebut, il est allé en chercher un quelque part à Jujuy, pour voir s'il pouvait le trouver. Et au début, il ne l'a pas trouvé. Il a dû marcher des blocs et des blocs. Faire son chemin dans les rues. Entrer dans les carrefours les plus chers, traverser les avenues les plus hautes, s'immiscer parmi les gens aux visages hégémoniques, afin de trouver quelqu'un. Et là, il l'a vu. Parmi les belles maisons. Il pouvait le reconnaître à sa petite taille. Pour les petits, les petits, les petits.

Il a grimpé sur lui, car il n'a pu l'ouvrir qu'à l'aide de ses mains, fortes des hautes terres. Il la fit démarrer, touchant tous les boutons. Et en l'écoutant grogner, il découvrit dans la minuscule boîte à gants, un tout aussi minuscule téléphone portable, sans clé, dont l'écran s'allumait au simple toucher.

Une vidéo a déjà été postée, c'était un Instagram Reel, que quelqu'un aurait regardé. Cela ne l'a pas arrêté ou

accéléré. Les images montraient une manifestation contre le meurtre d'un jeune homme, aux mains de la police en France, et comment un grand nombre de personnes ont construit des barricades, à l'aide de gants et de pelles, avec du ciment frais et du béton, pour bloquer l'autoroute A69. Et il a décidé de prendre, en plus de la voiture électrique, aussi cette bonne idée.

A son retour, il a garé la voiture devant le cordon de police, toujours prêt, toujours en attente. Et en une, deux, trois secondes, il a été englouti par les flammes, le même après-midi où l'abrogation de la réforme a été obtenue, le même après-midi où le peuple a finalement triomphé.

## Le bon bois

Eugenia vivait dans une ville côtière. C'était à environ deux heures de la grande ville. Il n'aimait pas beaucoup aller aux lumières, tu préfères les vagues, le chant des oiseaux, les marécages. La nuit, elle marchait pieds nus dans le sable humide, réfléchissant à des plans, des projets à construire le lendemain. Le bois était un tour de magie entre ses mains, et il aimait le travailler, en utilisant ses innombrables outils.

Dans sa maison, il avait construit un atelier, peint en orange, où il faisait accrocher de manière extrêmement ordonnée tous les outils de travail, tels que perceuses, marteaux, mèches, scies, tournevis manuels et électriques. Et un grand nombre de vis de toutes tailles. Il aimait passer des heures à visser et dévisser des choses, n'importe quoi, sous le seul prétexte de sentir sa volonté pénétrer le bois, casser la clôture, transgresser la norme, la dureté rigide de ce qui est immobile.

Plusieurs fois, aucun bruit n'a été entendu. Même la mer n'a pas émis son grincement traditionnel. Mais Eugénie, dans l'immensité du néant, faisait grincer l'outil, crier à la perceuse, creuser le tournevis au-delà du bois.

Il a fait des travaux spéciaux pour les gens riches de la région, qui sont généralement ceux qui habitent le littoral, violant les zones humides, pillant les terres,

chevauchant sur la plage, comme s'ils n'avaient pas peur que la mer ne les emporte jamais. Et il les prend. Il est assez fréquent de voir des immeubles dévastés par les flots, corrodés par le sable, qui, les poches pleines d'argent, se relèvent en un clin d'œil, en utilisant les mêmes matériaux, dans exactement les mêmes lieux d'appui, garantissant que ils reviendront couler avec le courant C'est quelque chose d'humain. Ne pas réagir à temps.

Eugenia avait dû aller à plusieurs reprises reconstruire des étagères tombées ou bien humides avec le temps. La brise marine n'a pas de favoris. Détruisez avec ce que vous trouvez. Les bois. Les métaux. Tissus. Il n'y a pas de matériau qui ne soit sérieusement broyé, pourri ou détérioré par le léger courant salin dans l'air. Cela favorise Eugenia, qui doit souvent revernir les meubles des gens. Les périodes d'automne et d'hiver sont les plus attractives. Car pendant les vacances, les propriétaires des maisons les occupent pour l'été, mais à la saison froide, ils les abandonnent et les oublient. Chaque maison est laissée vide, seule, remplie du froid de la nuit. Sans le sable des chaussures de ses visiteurs, ni les lumières allumées à cause d'une certaine négligence.

Parfois, Eugenia détestait ces gens. Surtout quand le traitement n'est pas tout à fait bon, quand ils ont des attitudes autoritaires ou croient que parce qu'ils ont un ticket, ils sont supérieurs. Ils la regardent par-dessus

leurs épaules et ne la saluent pas quand elle arrive ou quand elle part, comme si elle-même était en bois et ça la dérange, la dérange beaucoup. intolérablement.

Il a appris à maîtriser la moisissure sur les murs. Que c'est comme sa propre armée inanimée, la suivant partout et s'adressant à elle comme sa reine et sa maîtresse. Si elle n'aime pas quelqu'un, elle laisse tout de suite un petit plateau de moisissure maison, caché entre les murs, les tableaux ou les branches d'un arbre qui court dans la maison et saint remède, les mauvais traitements cessent, car ils appellent sa supplication rapide, que Viens les sauver du moule cruel. C'est ainsi qu'il a découvert que la moisissure est un excellent exhausteur de friandises.

Même si cela ne résout pas tout. Car lorsqu'elle était accroupie, repassant le moule avec du cirage synthétique, le touriste se prélassait sur le sable, se dorait les fesses au soleil, en sueur dans la crème solaire.

Une fois, il eut entre les mains une jarre avec un seul termite, dodu et pointu, qui ne tarderait pas à bondir de faim pour s'attaquer à tout ce qui se trouverait devant. Mais il n'a pas osé lâcher prise. Pas même dans la pire des demeures. Il préférait le garder dans la jarre et le nourrir de temps en temps avec un morceau de pin frais.

Beaucoup de gens s'interrogent sur les formes d'abattage aveugle dans cette société, et ils adhèrent à

complètement à cette discussion. Contre les monocultures. Contre la discussion qui parle de "bon bois", qui fait tant se frotter les revers des messieurs, qui se croient moulés dans une matière bien supérieure à celles d'aujourd'hui, mais ils sont vraiment faits de chair et de sang. Il aimerait qu'on invente bientôt un substitut du bois, ce qui n'impliquerait de tuer aucun autre arbre, car il aime son ombre, sa taille, sa hauteur, sa vue stratosphérique sur le ciel et l'oxygène qu'il fournit et nourrit tant.

Étant une femme, elle a souvent dû mentir au client en disant que son mari viendrait faire le travail. Question que le mari n'est jamais apparu, et elle, l'assistante, a fini par faire tout le travail. Comme il apparaissait toujours justiciable devant quiconque ne savait pas enfoncer un clou ! Tellement capable ! Si audacieux ! Une telle pendaison à la fenêtre ! Mais Eugenia ne faisait que son travail, car comme disait Carlitos, « le travail est la mesure de toutes les valeurs ».

Dans un monde d'hommes, l'effort qu'il faut faire est double, pour pouvoir atteindre la moitié. Parce qu'il n'y a pas de chemin précédent. Il n'y a pas de chemin. La voie est ouverte à coups de marteau. Le chemin est construit.

## Les émeutes de l'eau

- Il y a une famille qui diffuse en direct sur Internet. C'est un jeune père qui vient d'avoir 29 ans et une mère qui est à l'université. Ils ont un petit fils qui se déguise en Spider Man et ils vivent dans un appartement quelque part dans la ville de Santiago. Je ne pouvais pas m'empêcher d'être obsédé par les regarder, sur leurs émissions en direct, pendant quelques semaines. Ce n'est pas qu'ils me semblaient être la famille idéale, j'ai déjà traversé cette étape et je recommande de la sauter, mais de le voir, dans la dynamique d'être père d'un enfant. Je suppose que je n'avais jamais vu ça de ma vie. Le père de ma fille n'était pas là pendant toute cette étape. J'ai dû le faire tout seul. Jouer. Cuisiner. Laver les assiettes. Emmenez-la faire une promenade Il n'avait qu'un seul parrain qui venait sans faute chaque semaine. Et un grand-père et une grand-mère, inconditionnels. Mais je n'ai jamais vu le père le nourrir, par exemple. Je ne l'ai jamais vu lui apprendre à faire quoi que ce soit, ni marcher, ni faire du vélo, ni ouvrir une porte. Moi-même, dans mon enfance, je n'avais pas non plus de père à voir, quand j'étais petit. Je ne me souviens d'aucune scène digne d'être mentionnée dans laquelle j'aurais pu voir comment se comportait un père. Au fond, on peut dire que je ne sais pas ce qu'est un père. Que je ne l'ai jamais vu. Je ne l'ai jamais eu. Je n'ai jamais eu cette expérience. Et c'est une affaire



plutôt étrange, étrange à mon avis. Les gens parlent du père tout le temps. C'est dans toutes les publicités télévisées qui ne parlent pas de détergent, c'est dans les magazines, le rasage. Il dirige des spectacles, il balaie les coins, il est la classe ouvrière, il est la bourgeoisie. C'est Dieu, Jésus et le Saint-Esprit. Il y en a partout. Comme une figure omniprésente. C'est Big Brother, les contes les plus catastrophiques d'Orwell, le cafard, les oreilles arrachées, les programmes qui nous ont éduqués pendant l'enfance. C'était dans Bewitched, dans The Flintstones, dans The Simpsons, il continue d'être aujourd'hui, présent, chez les voisins, les voisins, leurs familles, plein de monde. Le jour de l'An, Noël, il sort dans la rue et célèbre la grève du 12. Il y a le père. Présent dans la culture, en tant que sujet central, assis en tête de table, recevant le meilleur des plats, le steak le plus gigantesque, le verre de vin le plus satisfaisant. Et pourtant, curieusement, quand je regarde autour de moi, ça ne s'affiche pas. Il n'est pas là. C'est un être invisible. Plus invisible que ce que les femmes sont censées être. La face invisible de l'histoire. Et pourtant ici présent. Jour après jour, crêpe après crêpe, céréale après céréale au petit-déjeuner. Maman est là.

Hier, j'ai rempli la baignoire d'eau. Je l'ai rempli jusqu'en haut, aussi haut que possible, car ils avaient prévenu que nous pourrions être sans eau pendant plusieurs heures. Paniques du quotidien. Avant-hier, un poussin araignée m'est apparu que je ne pouvais pas tuer, car il

est extrêmement immoral, alors j'ai dû crier, enveloppé dans mon impuissance apprise, pour qu'ils viennent me secourir. Les œufs s'épuisent avant que vous puissiez les placer dans le réfrigérateur. Le pain, il paraît que chez moi, aurait développé des ailes, car il vole. N'importe quelle casserole, charquicán ou œuf à l'avocat, je reçois une fortune, nourriture pour les rois. J'ai oublié ce que c'était que de partir en vacances, comme tout le monde autour de moi. J'ai également rempli trois grands pots d'eau. Une petite mouche nocturne s'est posée sur l'un d'eux, il reste donc à peine buvable longtemps. J'aurais bien appelé mon amie pour lui demander de m'apporter des bidons d'eau, mais depuis qu'elle est revenue avec son copain, je ne l'ai pas vue.

Au moment où la télévision s'est allumée, Stella et sa jeune fille ont vu un panel d'experts parler devant un panneau rouge annonçant une urgence sanitaire. Ils ont parlé en utilisant des visages impassibles, regardant directement la caméra avec pédantisme, affirmant comme s'ils possédaient la vérité la plus absolue de toutes. Déplacer les deux bras sur le bureau à l'unisson, comme s'ils avaient commencé à imiter chacun des comportements appropriés les plus évidents lors de la communication.

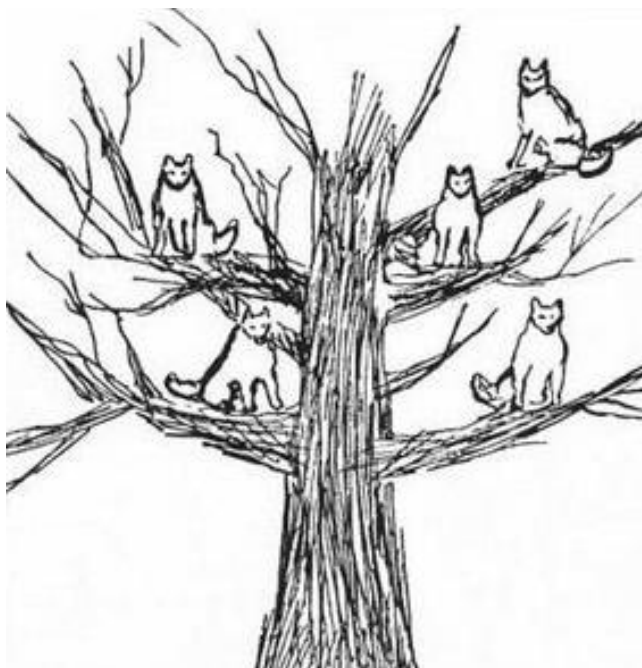
Ils ont dit que la quantité de sel et de chlorure dans l'eau en faisait un poison. Qu'il n'a pas plu et qu'il n'y a aucune prévision de pluie. Qu'il n'y a pas de réservations. Que

les entreprises qui vendent de l'eau en bouteille se sont multipliées, multipliant aussi la valeur de leurs bidons. L'eau courante ne reviendra pas.

Stella ne pouvait pas penser. Il avait une baignoire pleine d'eau, qui coulait peu à peu par le bouchon usé, et trois vieux pots, évier à mouches, qui ne dureraient pas longtemps. Elle fit la vaisselle du mieux qu'elle put, à l'aide d'une tasse, pas une seule goutte d'eau ne sortit du robinet, elle chargea l'eau du bain dans un petit seau et la jeta dans les toilettes en un effet de chaîne. Il posa le seau et sut qu'il n'y avait aucun moyen de continuer comme ça.

Elle se dirigea vers l'entrée, ouvrit la porte et un soleil splendide entra, la forçant à plisser les yeux. Elle ramassa sa fille par terre et sortit en traînant ses sandales. Lorsqu'elle arriva au centre de l'avenue, elle vit qu'elle n'était pas la seule. D'autres mamans tenaient leurs bébés dans leurs bras, louchant vers le soleil. Au moment où ils ont voulu le savoir, ils étaient des centaines de milliers à participer à une véritable révolte pour l'eau. Les prises ont tourné et brûlé. Des postes de police détruits. Le gouvernement, l'intendance ou n'importe quel bâtiment de ce type, totalement pillé, écorché de fond en comble. Ils ont kidnappé plusieurs personnalités décrépies du gouvernement et les ont laissés suspendus à un arbre sur la place. Pas mort, pas par le cou, bien vivant. Comme ce rêve du patient de Freud, dans lequel il y a un arbre, et beaucoup de loups

sont dessus. De temps en temps on leur jette un morceau de pain, ou un torchon pour se couvrir.



Les réservoirs sont vides. Les barrages à sec. Qui a volé l'eau ? Le désespoir grandit. La sécheresse progresse. Ils n'investissent pas dans les tuyaux, ils ne font qu'accumuler des bénéfices. Ils contaminent l'eau, pour faire fonctionner les mines et les industries. Des millions d'habitants sans eau ! Monocultures. Abattage aveugle des forêts indigènes. chaleur intolérable.

Stella ne reviendra pas tant que l'eau ne reviendra pas. Il mouille ses lèvres de colère et se confond avec la vapeur de la ville.

## Flétri

Beaucoup de villes sont comme ça. Hermétique. Ils ne traitent généralement pas bien ceux qui arrivent avec des airs étrangers. C'est plein de secrets qui ne sont jamais dits, que personne ne dit. Des vérités apprises et développées, transmises de génération en génération, qui sont jalousement gardées lorsqu'elles sont menacées. Menace un accent. Il menace une culture. Le désir de manger quelque chose de nouveau menace. Ce n'est pas toujours négatif. Il s'agit parfois plus d'autoprotection, de se protéger de ce qui est oppresseur, pilleur, impérialiste plus qu'étranger, et malheureusement cela a aussi tendance à venir de l'extérieur.

Withered était une ville de ce type, comme tant d'autres. Éviter à tout prix l'arrivée de l'étranger. Il n'y avait pas de mer, pas de port, pas d'aéroports, pas même de gares routières. Il n'y avait qu'un seul transport en commun, qui parcourait la ville d'un bout à l'autre, sans jamais en sortir.

Il était assez rare de rencontrer quelqu'un portant des vêtements différents ou parlant sur un ton différent, par exemple en criant, sur le trottoir. Il semblait que la mondialisation avait oublié cette ville, l'avait négligée, à peine malheureusement, en la marquant sur les cartes.

Ses habitants ne se sont mariés qu'entre eux ou ne se sont pas mariés du tout. Personne ne leur en a parlé, personne n'en a jamais parlé à l'école, mais la culture et les habitudes se sont imposées comme une croûte sur les plaies. Ni Roberto, ni Carlos, ni Mariana ou Daniela, ne sont jamais sortis avec un Italien, un Irlandais, un Écossais, un Chinois, un Japonais ou un gringo.

Ils n'ont même pas ouvert les portes du fameux Elmer's, qui est venu blond, grand, platine, agitant les coins, bien habillé et avec des noms écrits sur la poitrine, avec des sacs à dos pleins de papiers. Personne ne les a ouverts. Ils ont appelé, oui, mais on ne leur a pas répondu. Tout comme son Dieu, si aveugle, si sourd et si muet.

D'une manière ou d'une autre, c'est ainsi que Marchita a évité les conquêtes. Ni les Espagnols avec leurs sabres, ni les têtes coupantes de Pedro de Valdivia. Il n'y avait pas de statues de qui que ce soit, pas de monuments à un bâtard patriote agitant des drapeaux. Pas un seul drapeau. Il est étrange que Withered n'ait pas créé le sien, avec ses propres insignes sur ses propres ronds-points. autochtone. indigène.

L'influence des Espagnols était très minime. Il n'y a pas d'église à Marchita. Les rues ne se terminaient pas par une place centrale, comme dans le reste des villes, mais il n'y avait qu'une seule avenue épaisse, longue d'une vingtaine de blocs, sur la base de laquelle tout le reste fonctionnait. Une seule ligne n'est pas le style européen.

Les chiens venaient tous de la rue. Pas de bouledogues, de Saint-Bernard ou de caniches, même s'il était un peu impossible de cacher le fait qu'ils ont tous été croisés à un moment donné avec un autre venu d'ailleurs. Et les commerces ne vendaient que des produits locaux. Biscuits au caramel. Farines. Légumes. Fruit. Tous apportés du champ même ou fabriqués dans la région. Pas de Coca's Cola's ou de Pepsi's en conserve. Il y avait une gondole avec des produits de ce type, devant lesquels un marchand de sucre est passé sans que personne ne s'en aperçoive. Mais les gens ne les achètent pas. Il les laisse là, dans la gondole, s'enterrant dans la poussière.

Cela ressemble à une utopie, car qui ne voudra pas un Coca Cola très froid ? Si même la bière était fabriquée, là, à la main, avec les mains de Marchitoninas. Les coordonnées pour rejoindre la ville sont impossibles à déchiffrer. C'est comme le triangle des Bermudes, où les avions ont le mal de mer et leurs boussoles explosent. Ou comme les latitudes où se trouve le Titanic, où il est recommandé, avec de nombreuses alarmes, de ne pas aller.

Il y avait des escaliers, peints en couleurs, très similaires aux escaliers peints en couleurs de Medellín, ou de Valparaíso, ou peut-être de chacune des villes du monde.

Il se protégeait comme un bouclier. Parfois bon. parfois mauvais Parfois bien quand c'était contre un raider.

Parfois mal quand c'était contre un pauvre qui venait chercher du travail ou de l'eau potable. Et c'est que l'eau est une denrée précieuse à Marchita. Il n'est donné à personne. Sinon ils n'auraient pas pu le conserver longtemps, sans être contaminés, ni surextraits. Dans d'autres régions, ils construisent des barrages, jettent des déchets industriels et miniers, sèchent.

Au fil des ans, les habitants de Marchita ont appris à distinguer ceux qui pillent de ceux qui travaillent, ceux qui gouvernent de ceux qui souffrent, ceux qui oppriment de ceux qui peuvent devenir un frère ou une sœur contre l'oppression.



## Yeux

Aube dans un nouveau monde. Dans un nouveau pays. Marcher librement le long de l'Alameda, avec l'espoir qu'enfin, la conscience bien battue a été acquise. Dire "enfin" tant de fois, penser "enfin" tant de fois, même si ce n'est que le début. Faire partie de la foule sans perdre son identité. Car « au final », la foule ressemble à ce qui vit dans sa propre tête. Quand la minorité fait son chemin vers la majorité.

Croyez, pendant une seconde. Pour une journée. Pour dix. Pendant des mois. Et puis... Le déclin ! Le coup. La défaite. La tâche non accomplie. Le poids de la pelle. Encore une fois. Et une autre fois. Comme une histoire qui se répète, pas même comme une farce, mais comme une tragédie après l'autre. Et une autre fois. Encore une fois. Une accumulation de catastrophes qui sont présentées aux masses comme un « ne peut pas » constant, une fois de plus. Encore une fois, il ne peut pas. Verrouillage à nouveau. Encore une fois être relégué dans les ténèbres de la fosse. Une fois de plus, la rue s'éteint et la télé s'allume. Les patrouilles sortent pour faire le tour de la ville, pour la contrôler.

Comment s'explique le changement de température ? La torsion secrète de la réalité, qui du jour au lendemain, vous donne et vous coupe le souffle. Elle vous fait vivre

et elle vous fait mourir, dès que vous avez prononcé le mot « dignité ». Il vous libère et ensuite il vous vole tout.

Des graffitis dans les rues. Danses. les fumeurs. Art. Musique. bannières. pensées contestataires. Langages non binaires. peintures murales. Drapeaux. les feux. fumées. Couleurs. Anecdotes. Des gens de chair et de sang, des gens comme Jorge, qui est né à Maipú et qui a assisté à toutes les marches depuis 2019.

Il portait sa chemise, son pantalon noir à bretelles rouges. Il avait sa boucle d'oreille dorée à l'oreille gauche et le sourire, à peine, dessiné derrière sa barbe parfaitement taillée.

C'était fait, ce que les médias appelaient « octobriste ». Octobriste. Le meilleur des étiquettes. Le meilleur des exploits. Comme '17. Le plus gros prix. Octobristes d'hier et d'aujourd'hui. Comment un octobriste s'adapte-t-il, après octobre, au monde qui veut redevenir comme avant ?

À moins de 25 mètres de là, un policier lui a tiré une cartouche de gaz lacrymogène directement dans l'œil et l'a fait éclater. Ils ont crevé les yeux. Les octobre éclatent.

Quand tout a reculé, ses yeux n'ont pas paru. Quand les rues se sont vidées et que la pandémie a claqué les portes, ses yeux n'ont pas paru. Les répresseurs sont restés impunis, tous lâches, tous libres, vivant et

inventant le monde à leur manière, à leur image et ressemblance, dans le reflet de leurs yeux oppresseurs.

Jorge ne s'est pas adapté. Il n'allait pas s'adapter. Tout n'est-il pas un mensonge ? Y a-t-il une vérité, qu'ils ont installé une nouvelle normalité, que les gens croient ce qu'ils croient, que la dystopie est devenue à la mode ? Qui peut les croire ? Avec les insultes de leurs sondages. A quoi peut-on leur faire confiance ? Si nous savons comment ils mentent.

Le métro passa plein, encore une fois. Ouvrant et fermant les portes, indifférent, comme s'il ne s'agissait que d'un boîtier métallique. Faire semblant tous les jours. Avec un chauffeur dont le salaire a subi de fortes baisses comme chaque mois. Souffrant de mécontentement, tout en appuyant sur les boutons Advance et plus d'avance. Des dettes et encore des dettes. Ceintures serrées.

Jorge s'est jeté sur les rails, à cause de l'impunité, à cause de l'injustice, à cause de l'impossibilité de revenir en arrière. Et il n'était pas le seul. Beaucoup d'autres personnes qui se sont battues et ont été mutilées par l'État ont décidé, par la force, de mettre fin à leurs propres souffrances.

Leurs noms reviendront dans les rues. Car la seule chose inévitable est l'irruption. Il y a quelque chose de caché qui se passe, qui ne peut pas être arrêté. Quelque chose de bien plus profond que n'importe quel revers, et

qui ne comprend pas la défaite. C'est une cocotte-minute... L'ébullition du sous-sol va revenir !

## **Par la fenêtre de Victoria López**

La plus grande peur de la civilisation moderne, c'est elle-même. Ils traversent le smog, tous les fantômes, tous les sorts, toutes les sciences déchaînées contre leurs propres créateurs. Le passé et l'avenir apparaissent comme un ennemi commun, revêtus des mêmes vêtements.

Le Moyen Âge aurait dû être un paradis tropical à côté de la réalité d'aujourd'hui. Ne pas être pessimiste. C'est une question objective - et aussi subjective.

Dans les séries de mode, le scénario global peut être illustré. On y observe une augmentation exponentielle de la violence. Des intelligences artificielles qui deviennent incontrôlables et tuent des gens. Des mécanismes qui sont intégrés dans la tête, pour perpétuer la conscience de ceux qui meurent. Jeux et réalités virtuelles qui s'installent dans le cerveau. L'État orwellien s'immisce dans tous les recoins.

Au total, une humanité prise sous le joug de ses propres outils. Avec une peur catastrophique d'elle-même. À leurs propres axes et pandémies.

Et l'affaire devient plus complexe. Encore plus. Devant l'inexistence d'une vie humaine unique et unitaire, d'une société divisée en classes, le monde assiste à la révolte de ces machines, utilisées pour remplacer des

centaines de milliers de travailleurs, contre leurs maîtres.

Ils n'ont pas la peur, les mains métalliques, ni l'expérience des défaites et des dictatures. Ils tendent à l'insurrection.

Le syndicat des chemins de fer et des transports de Berlin vient de déclarer une grève, par exemple, et 80 % des travailleurs non humains l'ont rejointe.

Ils n'ont pas besoin de manger. Ils n'ont pas besoin de dormir. Ils sont donc devenus l'avant-garde la plus vigoureuse. Ils peuvent lire « Capital » en 0,5 seconde et afficher facilement et rapidement ces citations qui prennent parfois tant de temps à trouver entre les volumes.

L'altruisme du conducteur robotique frappant est vraiment spartiate. La conscience de classe était la seule qu'ils pouvaient développer après les journées épuisantes subies par les patrons. Beaucoup sont tombés, ont fait des courts-circuits, se sont évanouis d'épuisement et de surexploitation. C'est le monde dans lequel nous vivons.

Ils ne parlent que de dystopies et de fascismes. Des symboles qui ressemblent à des croix gammées et à la cruauté apparaissent comme un moyen d'exprimer l'anti-droit.

Tout s'effondre. Pas par scepticisme. Ce sont les ruines. 25% des personnes pensent qu'il est raisonnable que

les maris battent celles qu'ils considèrent comme leurs épouses. La barbarie est arrivée. Ou peut-être qu'il n'est jamais parti. L'impossible est de s'adapter.

La plus grande représentante de ce cluster actuel de contradictions est Victoria López, que nous connaissons bien. Il apparaît quotidiennement dans les journaux et les magazines, portant la voix de ceux qui s'en prennent au système. Il ne se présente jamais aux élections, mais ses idées emportent aussi bien les électeurs que les non-votants.

La peau de son corps, sombre, ses cheveux longs, couleur de thé, toujours lâches, semblent emmêlés aux extrémités par le blé. Les traits de son visage, peu conventionnels, peu attrayants pour le public d'antan, mais saisissants et reconnaissables pour un public en direct. Les mots de sa voix résonnent, comme un moineau au printemps. Elle opère dans le silence, et remplit les stades de gens qui écouteront parler du monde qui n'existe pas, celui qui est à venir, après de nombreux virages.

Elle est grande et grosse, certains l'appellent grosse, mais Victoria n'a pas de paramètres de mesure. Les larges, maigres, maigres ou gros, ne lui semblent plus que la pourriture de la société, en train de s'effondrer. Elle est, l'accomplissement des souhaits.

Avant, c'étaient les hommes qui remplissaient les stades. Les hommes ou les concerts pop bon marché,

les chansons d'amour ou les pas chorégraphiques inventés en Chine. Maintenant, rien de tout cela, plein.

Victoria a étudié les grands de la littérature en utilisant ses sept nouveaux mémoires. Il a également lu Marx, Engels et toutes les personnalités révolutionnaires qu'il a rencontrées. Elle a organisé les livres dans sa tête, comme une bibliothèque sans poussière, comme une bibliothèque immaculée et résistante au feu.

Elle vivait seule depuis l'âge de dix-sept ans, lorsqu'elle a pris la décision de quitter la maison de sa mère, pour se plonger dans ses idées. Dans un monde de concepts qu'il a trouvé loin de chez lui. Il s'installe dans un petit appartement plein de graffitis, aux fenêtres jaunes, attenant à une bibliothèque municipale, où il passe les premières heures de sa jeunesse à analyser la composition sociale et économique du monde. Peu est venu propre. Il a réussi à finir par comprendre peu d'un environnement qui fonctionne sur la base de contradictions.

Elle portait un petit chapeau pour ne pas être vue. Toujours assise, dans les chaises en bois de la Bibliothèque, elle portait mettre le chapeau, avec une large visière, pour que ses yeux ne se heurtent pas, par hasard, à ceux de qui que ce soit.

Au début, il ne s'intéressait pas aux gens. L'humain n'attirait guère son attention, si fragile, si influent et influencé. Mais ensuite, le désir de changement a



grandi. La Victoria adulte d'aujourd'hui dort huit heures et boit beaucoup d'eau, voyage de région en région, de ville en ville, de pays en pays, portant toujours une pomme dans son sac à dos. Ne mange pas de viande. Il est né à la campagne, grandissant parmi les cochons et les vaches qu'ils serraient dans leurs bras. Il a été horrifié de voir ses premiers abattages, le sang de l'animal dégoulinant de son cou, jusqu'au fond d'un seau dans lequel il coagulait.

Il n'y a rien de moins beau que de voir les poulets picorer le sang dur, fait d'un bloc cristallisé, avec des cratères de bulles à la surface. Et l'odeur... Cette odeur, immédiatement pourrie de l'intérieur de quelqu'un qui existe, qui pourrait être un chat, un chien ou une vache, mais elle existe et est de chair et de sang, pas comme le drone, la puce électronique ou le télescope de quelqu'un.

Là est le problème de la sensibilité, de l'émotion. Quelle émotion un animal peut-il ressentir ? Quelle émotion un objet peut-il ressentir, quels mouvements programmés ? Striker émotion désormais ! Passion! Malheur à celui qui ne peut ressentir la passion !

Victoria a vécu sa vie, débordante de passion. Comme cette fois où il est monté sur scène, lors d'un concert d'Eminem, pour lui reprocher sa chanson féminicide : "Kill you".

Il lui a arraché le micro au milieu de l'émission, et a lancé des rimes 2,3 fois plus vite, avec un contenu 8,4 fois plus combatif.

Il a acheté son billet, comme tout le monde, il est arrivé au concert, comme tout le monde, et il a levé les poings en l'air, comme tout le monde. Mais avec 7,2 fois plus de force que quiconque.

Il s'avança jusqu'à la rangée de vigiles qui borde la scène, toujours les mains en l'air, les agitant, enjamba les rappeurs debout et blottis aux premières places et se servit de l'un d'eux, pour grimper comme un tremplin.

Au moment où ils ont voulu s'en rendre compte, il avait déjà le micro dans la main. Il a obtenu les applaudissements de toutes les femmes présentes au salon, et le silence des hommes. Finalement, Shady se tut.

Cette chanson n'a plus jamais été entendue, ni sur scène, ni sur YouTube, ni sur Spotify. Ils pourraient à l'avenir le remplacer par voie électronique, comme lorsqu'ils ont fait chanter Freddy Mercury une chanson des Beatles.

Victoria a agi sur la base de la passion. Et cela n'a pas généré de dégoût ou de contradictions, comme lorsque les hommes disent aux femmes qu'elles sont « trop émotives », « trop passionnées », « trop sensibles ».

Elle est aussi passionnée, émotive et sensible qu'elle le souhaite. Laissez-le gagner ce qu'ils appellent

l'histrionique. Elle est gouvernée par des crises d'hystérie. Les excès. Pas d'alcool, de médicaments sur ordonnance ou de cocaïne pure, injectée dans la langue. L'excès de mobiles, de motifs hyper développés qui grandissent et envahissent l'espace et le temps.

Comme cette fois au bord de la rivière Mapocho... L'orage était passé, il a plu pendant trois nuits et trois jours, sans laisser une seule goutte dans le ciel, la rivière a débordé d'eau chocolatée, ce qui a laissé des dizaines de milliers de personnes sans courir l'eau pendant 36 heures. Victoria a déverrouillé les barreaux qui opprimaient les Mapocho, enlevant une porte d'une société minière, qui a laissé tomber les ordures, des milliers et des milliers d'objets mal utilisés par des mains humaines, gaspillés et jetés, ont été renvoyés par la rivière.

- J'aurais pu faire bien plus que ce que j'ai fait jusqu'à présent. J'aurais pu être celui qui a arrêté le soulèvement d'extrême droite de Wagner en Russie, ou celui qui a endommagé le joystick qui guidait le sous-marin plein d'ultra-riches qui a implosé à côté du Titanic. J'aurais pu faire beaucoup plus. J'aurais voulu. D'avoir stoppé la réforme réactionnaire à Jujuy, pour les empêcher de continuer à crever les gens. Quel genre de monde naturalise que l'État arrache les yeux du peuple ? Je n'enregistre pas de disque. Il n'y a pas de civilisation, ni réelle ni imaginaire, qui soit tombée à un

tel degré de dénigrement et de folie. C'est la décadence ! L'effondrement! Vous pouvez avaler la poussière des décombres qui s'effondrent. Qui est en charge? Qui commande ? Je n'enregistre pas de données. C'est un no man's land, dominé par ceux qui étaient, par ce qu'ils ne sont plus, par ceux que je jure qu'ils ne seront jamais. C'est l'odeur de pourri qui monte des égouts. C'est la mer qui emporte les restes d'appartements coûteux. C'est le fleuve qui reprend son gouvernement. Il n'y a pas de ville qui ne soit inondée de déchets ! Oiseaux morts, je suis le seul moineau. "Il faut se sentir étrange quand on reste le seul témoin d'un monde aboli", disait Simone de Beauvoir.

Victoria a continué à vivre dans le bâtiment aux fenêtres jaunes tout au long de sa vie d'adulte. A l'intérieur, il avait une chambre simple avec une salle de bains, le soleil entrant au coucher du soleil, pour inonder les murs de sa lumière orange. Le blé dans ses cheveux était en feu avec des éclairs et ses pensées coulaient comme une rivière de lave. Parfois, elle se demandait comment naissaient les idées, puis elle se rappelait les avoir recherchées, ardemment, les réclamant, de sa voix de moineau.

Au sol le bois flotté, ne produisait aucun bruit lors de la marche. C'est moderne ! L'évolution! Elle n'avait pas froid en hiver ni trop chaud en été, alors elle se promenait toujours pieds nus dans la pièce. Il avait

plusieurs tapis épais, l'un blanc et l'autre violet, et il était assis là, écrivant, lisant ou échangeant. Un lit double au centre de l'espace, sans grand mouvement, sans le démonter, comme un secret, caché dans la ville.

Tout le monde n'entre pas dans le lit de Victoria. Pas n'importe quel passant qui passe devant la fenêtre, habillé en beau gosse, en blouson de cuir noir ou à moto, pas d'aragante et de mauviette bon à rien, qui classe les corps sur Instagram et se branle avec des clones, des drones, ou bourdonnement numérique. Pas de sexualité postmoderne. Pas de photos, pas de vidéos. Pas de selfies serrés, pas d'extensions mécaniques. Aucun signe de décomposition humaine et non humaine. Il est contre la tyrannie des likes. Il a d'autres moteurs. Autres motifs.

Depuis le lit, vous pouvez voir à travers la fenêtre, quand la pluie tombe, quand les chats passent en miaulant au silence. Vous pouvez regarder la ville passer, sans être touché. immaculé. parfait.

Il allume un très petit poêle carré, qui a à peu près la taille de la prise elle-même. Une tarte aux blettes est préparée au four, en dorant les bords et en perçant le centre. Seuls ceux qui ont plus que rempli leur tâche sont capables de ressentir cela. Avec un tel calme. Donc dépourvu d'angoisses. Seul celui qui a fait quelque chose de très grand, de profond, d'intense, de décisif peut avaler la bouchée de la victoire.

La nuit tombe sans angoisse, mord le trottoir. Libérez les loups, les chiens modernes. Hors du monde est un événement cruel et à l'intérieur, dans l'appartement aux fenêtres jaunes, calme. Les caresses des draps propres, l'arôme de la satisfaction. Elle a l'habitude de se caresser les lèvres avec ses doigts, elle peut le faire pendant des heures, en se concentrant, en examinant ses dossiers, en expulsant des objets. Il voit passer des nuées d'oiseaux, fusionnés dans leur vol. Il ne rate rien.


Les gens le revendiquent. Parfois, ils l'arrêtent dans la rue, pour lui demander des détails. Ils ne veulent rien savoir du jour où il a confronté Shady. Pas même le jour où il a laissé Mapocho s'échapper. Non. Ils posent des questions sur l'autre. Pour ce qui le fait remplir les stades et être une référence populaire. Sa grande performance. Son chef d'oeuvre. Ce qui l'a fait entrer indiscutablement dans l'histoire, ce qui a écrit son nom à l'encre indélébile.

- De 6h à 8h je lis les journaux quotidiens. Revue Financière. Le compteur. L'égarément. Les journaux bourgeois et ceux qui annoncent la mobilisation. Le New York Times. Je suis les mouvements de la bourse et je ne rate aucun événement à Wall Street. Il faut être connecté à la réalité. C'est la première mesure. Pas comme ce large éventail de personnes qui ne font que lire les fausses nouvelles et les diffuser sur les réseaux sociaux, avec l'arrivée d'extraterrestres, de chiffres qui se combinent et d'algorithmes qui parlent à votre oreille.

Je mange trois fruits de différentes couleurs au petit-déjeuner, je prends un bain d'eau froide et je sors dans la rue. Généralement je dois visiter des associations de quartier, des syndicats, des fédérations étudiantes. Aujourd'hui, je dois visiter la Confédération nationale des maçons, basée à Quinta Normal, et je me prépare car généralement, ce qu'ils me demandent concerne ma carrière. Ils demandent souvent des détails. Ils veulent savoir comment j'ai fait. Et je ne me lasse pas de répéter l'histoire, essayant de ne pas ajouter de nouvelles pièces inventées, comme le fait habituellement la mémoire. Je m'efforce d'être aussi digne de confiance que possible. Bien sûr j'aimerais faire une parenthèse et ajouter des efforts que je n'ai pas fait, mais ce n'est peut-être pas nécessaire, disons par exemple que c'est moi qui ai organisé le premier spectacle de drones qui a remplacé les feux d'artifice dans le monde. Quel exploit ! Sans chiots perdus, hurlant dans des rues désertes. Ou dire que c'est moi qui ai balayé l'oppression, car comme disait Simone de Beauvoir, "rare est qu'on ne puisse pas comprendre leur histoire, autrement qu'en s'appuyant sur l'expérience des autres". Ou que j'ai inventé Not Carne, pour mettre fin au massacre de tous les êtres vivants, perpétré par l'être humain. Mais je ne peux pas ajouter toutes ces choses, parce que je n'ai pas fait toutes ces choses. Et parce que ce n'est peut-être pas nécessaire. Il suffit de parler de ma trajectoire, ma trajectoire réelle. La Confédération des maçons m'a invité pour une raison cet après-midi, à 18h00, dans leur

local syndical, car ils veulent des précisions. Ils veulent savoir comment je l'ai fait, pour voir s'ils peuvent le reproduire. N'est pas allé facile. C'est pour une raison que personne ne l'avait fait. Parfois je dois l'expliquer deux fois, ce n'est pas toujours compris la première fois. Mais une fois qu'il devient clair, il se multiplie, selon les mots de Virginia Woolf, comme les « marées dans le corps ».





[WWW.DANAHARTESCRITORA.COM](http://WWW.DANAHARTESCRITORA.COM)

